

## Appel sidérant

C'était en fin d'après midi presque en début de soirée. Les rayons du soleil couchant répandaient une lueur jaune sur l'esplanade des Tuileries et sur le musée du jeu de paume où je me rendais.

J'étais invité avec des collègues lors d'un séminaire professionnel à visiter l'exposition des dessins érotiques de Picasso. Je me trouvais dans la première salle avec un regard encore emprunt des tumultes de la ville. Un regard qui tarde à s'absorber dans l'exposition et qui traîne alentour prêt à se laisser fasciner.

Soudain, dans cette clarté voilée mes yeux se sont trouvés absorbés, rivés sur ceux d'un autre regard fixe en face, celui d'un jeune homme d'une beauté qui ne laisse pas indifférent.

Nous sommes restés là, immobiles à nous fixer dans un certain vacillement comme dans un temps suspendu qu'on ne sait interrompre.

Il y avait de la beauté dans ce visage, des traits réguliers, harmonieux. Une virilité marquée de douceur. Du style dans l'allure.

Je suis resté capté par ce regard comme fasciné, aspiré. Une empreinte indélébile venait de se poser en moi comme la lumière marque la pellicule photographique.

Ecrire, là, ce que j'ai éprouvé me tétanise encore, avec l'envie de répéter, bien qu'ayant pris la mesure de la douleur qui allait suivre.

Très vite la réalité s'est imposée. Cet événement singulier était troublant et déplacé dans cette manifestation à caractère professionnel et il convenait de n'en rien laisser entrevoir.

Je continuais la visite en essayant de m'intéresser aux toiles mais c'était peine perdue, mon regard s'empessait de retrouver ce jeune homme non sans une certaine discrétion.

L'émotion était déroutante par son imprévisible violence.

C'est alors que je saluai un des chefs de service de l'hôpital où je travaille comme médecin. Il se trouvait à côté de ce garçon qu'il me présenta de façon très protocolaire comme étant son nouvel associé. Je fus interloqué d'être rattrapé de cette façon par le cadre professionnel ! Rappel à l'ordre !

Echange de poignée de main. Rapprochement poli !

Pour moi cette main serrée n'était déjà plus étrangère ni ces yeux là. Certes les gens se regardent lors d'une poignée de main mais ces yeux là me parlaient. Ils avaient inscrit en moi la trace brûlante d'un désir marqué comme une brèche ouverte, sorte d'appel sidérant.

Je trouvais la situation cocasse et embarrassante assez rassuré d'avoir été prudent dans la manifestation de mon émoi. Il est vrai que l'on n'est jamais trop prudent dans ce genre de situation !

Cette rencontre impromptue marquée par l'impossible compte tenu des circonstances a sûrement contribué à cristalliser ce lien en lui donnant la dimension du secret partagé.

Plus tard un buffet regroupait tous les participants. Un verre de champagne suffit pour chauffer l'atmosphère. On se sent soudain plus électrique, un peu désinhibé.

La sensibilité est alors à fleur de peau et se dévoile spontanément.

Il était là, proche. J'avais le regard rivé sur lui. J'essayais de composer avec mon trouble. Il fallait gérer l'envie de lui dévoiler cet émoi, de laisser transparaître cette attirance, le désir de voir naître une connivence mutuelle. Tout cela était paradoxalement maîtrisé et auto-contrôlé avec réserve.

Frilosité et cortège de conventions professionnelles.

Défilait dans mon esprit tout ce qui allait suivre de focalisation obsédante. Un désir violent frappé d'impossible et à la place une douleur comme seule réalité tangible.

Heureusement l'humour est un outil précieux.

Au milieu du groupe j'accrochai son regard plusieurs fois. J'essayai d'emboîter son rire. Ses yeux étaient expressifs et chaleureux, spontanément rieurs. Il s'en dégageait comme un éclat, une lueur.

Nous avons blagué au sujet de notre lieu de travail, le département de la Seine-Saint-Denis, le 93 que nous appelons neuf trois selon l'usage courant, alors il a ajouté « neuf cube » ce qui a provoqué un effet de surprise dans le groupe. J'ai ri et ce lien a permis une respiration et une originalité. Plus tard ce petit cube ajouté par lui réapparaîtra entre nous comme un clin d'œil, une dimension autre.

Il y eut une projection de film dans une salle bondée. Dans la pénombre, je me tenais debout derrière lui. Je voyais son visage de trois quart. Je me sentais poussé à réduire la distance qui nous séparait. Je l'approchai modérément. L'a-t-il perçu ? Y a-t-il des ondes entre les êtres qui renseignent au-delà des mots ?

Mais ce garçon me semblait bien équilibré et extérieur à ce manège.

Il n'y avait eu que quelques regards échangés et peu de temps écoulé mais je sentais qu'il se nouait déjà quelque chose en moi à son égard. Une attirance, une captation, un désir.

Ce dérangement me déstabilisait. Je me savais saisi au col par un fantasme qui tissait sa toile en moi. Récurrence personnelle dont je connaissais la jouissance mais aussi la douleur.

J'ignorais qu'un jour, l'écriture serait mon unique recours pour tenir le coup et rendre supportable cet appel sidérant.

Je quittai ce musée bien vite malgré l'envie de lui proposer de le ramener en voiture mais il ne faut pas abuser, d'emblée comme cela, c'est un peu lourd !

Je conduisais ma voiture confus, troublé et ému dans une tristesse mêlée de joie. Mais aussi honteux et en rage. Envie et colère contre moi, de ne pas passer mon chemin devant de tels stratèges et de me sentir dépendant affectivement.

Ce regard était là en moi comme une empreinte à demi-réelle, vite disparue. Furtif éblouissement.

Je me suis couché, la tête encombrée dans un sentiment d'imminence avec le visage de ce garçon. Je ne parvenais pas à trouver le sommeil, aucun apaisement.

Fin du prélude, sans parole dirait la légende.

## Voyage, voyage

Voilà ; et puis est apparue ce qu'on peut nommer la cérémonie du restaurant du personnel. Désormais il allait s'agir de le croiser chaque jour. Il déjeunait à quelques tables de là avec son service. Signe de tête, éloignement et indifférence apparente. En fait, je m'arrangeais pour lui faire face même à distance. Croiser son regard tout en veillant à ce que mes collègues ne suivent pas mes yeux pour découvrir leur point de capture.

Le regarder à son insu, comme unique dans la salle ou surprendre son coup d'œil qui découvrait mon regard porté sur lui.

J'éprouvais le même ravissement que lors de cette visite au musée. Son visage surgissait comme éclat au milieu des gens.

Mon regard se fondait dans le sien avec une douce familiarité.

Jour après jour, attendre l'heure du repas. Surveiller son arrivée. Je le voyais apparaître au fond de la salle, envahi par l'émotion mais parfois déçu et dans un regret de l'avoir manqué.

Et puis un jour il est venu s'asseoir à ma table et je l'ai présenté à mes collègues reprenant à mon propre compte les paroles avec lesquelles il m'avait été lui-même présenté.

Je me suis entendu prononcer son nom comme intime.

Par ces paroles je me sentais impliqué dans une appartenance fictive, déjà.

J'avais le sentiment de m'approprier quelque chose, de dévoiler un lien privilégié.

Et pourtant, il s'agissait de jouer l'indifférence totale, de ne laisser transparaître aucune affectation dans ce contexte professionnel.

Les semaines s'écoulaient dans ces répétitions de croisements qui mettaient ma sensibilité à rude épreuve.

Puis je l'ai rencontré dans le R.E.R., dans le voyage commun pour l'hôpital. Ce fut notre premier face à face, seul à seul, enfin dans une rame bondée il faut faire abstraction de ce qui se passe autour.

C'était le cas, je ne voyais que lui !

J'avais l'impression de poser pour la première fois mon regard sur lui, là où précédemment je procédais par balayage furtif. Je prenais le temps de m'imprimer de son visage, de sa bouche, de ses mains comme sortis du brouillard, devenus subitement réalité. Emotion forte.

Je me sentais assez tendu et un peu mal à l'aise dans un tel rapproché qui m'excitait.

Il me vouvoyait ce que j'étais incapable de faire spontanément. Selon mon humeur, j'interprétais cela comme effet de la différence d'âge ou de statut professionnel.

Nous avons échangé des propos banals de type boulot sans intérêt. Je me sentais très embarrassé pour poser des mots à la hauteur de ce que j'éprouvais.

J'essayais de situer ce garçon. J'ai entendu qu'il venait de Marseille où il travaillait auparavant et qu'il ne savait pas s'il allait rester sur Paris. J'avais l'oreille tendue !

Mes paroles devaient laisser transpirer mon trouble.

J'avais sur la langue des questions brûlantes. Savoir où il habitait, comment, seul ? Toute demande qui eut été déplacée ou suspecte.

Venu seul à Paris, je l'imaginais solitaire dans un studio. Une façon de donner prise à mon cinéma intérieur, permanent.

Oui, j'ai trouvé son numéro de téléphone dans l'annuaire et j'ai téléphoné un soir anonymement pour aller au bout

de mon interrogation et savoir quelle autre voix allait répondre ?

Oui, j'ai traîné un jour au bar du coin pour voir avec qui il sortait le matin !

Heureusement le trajet R.E.R avait ses limites et nos directions s'opposaient ce jour là. Chaque séparation m'attristait mais s'avérait utile pour relâcher la tension.

Et le midi, de nouveau, restaurant du personnel, coup d'œil, attitude retenue et malaise dans l'éprouvé du désir.

A compter de ce temps là c'est comme si ma vie avait pris une tournure nouvelle. L'existence de ce garçon a occupé une place incroyable en moi. Je me sentais excité, incapable de penser, de me concentrer. J'étais comme abruti dans l'attente. Obsession recherchée, douleur remâchée.

Après le rituel du repas ce fût celui du R.E.R. (voyage – voyage comme dans la chanson !). J'avais fini par repérer d'où il arrivait, à quelle heure, pour quel train. Donc je faisais tout un stratagème d'attente discrète pour ensuite aller me pointer près de lui, laissant supposer une rencontre impromptue. Sa silhouette, son visage, ses cheveux déclenchaient en moi le même ravissement que lors du premier coup d'œil.

Je m'en voulais terriblement d'en être rendu à de telles extrémités mais je n'étais plus maître de mes actes. J'avais chaque fois une envie très forte de le retrouver et de redécouvrir son visage.

Mon émotion se devait d'être bridée par nécessité.

Poignées de mains :

— Tu vas bien ?

— Vous allez bien ?

Là j'ai commencé à me sentir coincé. J'avais envie de lui révéler l'origine de mon trouble, mon égarement devant l'étonnement qu'il me procurait. Je voulais lui faire percevoir que j'étais sensible à son charme mais cela porte un nom et dans un univers professionnel la rigueur est de mise. En fait, au lieu de ce dévoilement, j'ai réalisé que nous allions être réduits à une série de croisements au restaurant du personnel et à des trajets R.E.R., sorte de battements du cœur rythmés à vingt minutes de train, échanges ritualisés et vides. J'utilisais des phrases sûrement sottes et maladroitement pour contourner tous ces paradoxes.

Je sentais que mes paroles ne m'appartenaient pas, guidées par une intention qui me dépassait et pourtant, énoncer l'origine de mon émotion était censuré.

Au fil d'une conversation dans le R.E.R, j'ai choisi de lui parler délibérément du suicide d'un jeune patient Stewart ce qui m'avait bouleversé. Il m'a répondu sur la même longueur d'onde (une affaire d'inconscient !) en me demandant s'il était homosexuel. Le mot était prononcé, il l'avait posé là entre nous, qu'en faire ? J'ai dit froidement que je ne savais pas, avec un grand naturel. J'aurais aussi bien fait de dire : « Je t'ai compris, ce mot j'y entends quelque chose. »

Après quoi je me suis imaginé que s'il le prononçait avec autant de simplicité et de détachement c'était qu'il en était distant. Ce « truc » ne le concernait pas ! Ces tergiversations étaient épuisantes. Je suis sorti du wagon en me disant que je faisais fausse route.

« Bon week-end et à lundi »

Mais dans ma tête, il n'y avait pas relâche.

Je guettais dans ses propos des signes qui laisseraient supposer une similitude de nos désirs.

De mon côté, j'essayais avec des messages à double sens de lui faire entrevoir l'origine de mon trouble.

Tout cela devenait bien compliqué et donnait à nos échanges un caractère surréaliste. J'avais peur de me fourvoyer et de paraître stupide avec des questions crétines. Mais le discours des convenances me sauvait.

— Bonjour ça va, vous allez bien ?

A ce stade, je me disais que nous n'irions jamais plus loin !

Et toujours des échanges de wagon tout juste bons à couvrir le bruit des roues.

J'avais préparé une petite avancée, bien maigre certes mais qui m'a coûté.

J'ai dit : « Tu pourrais me tutoyer ça serait plus sympa. »

C'est confondant de banalité. Cela n'allait pas loin. Mais pour moi, ce fut difficile à dire car déjà, première énonciation d'un désir.

Nous avons fait le reste du trajet en silence et avons eu droit ensuite au mélange du « tu » et du « vous » !

Je ne sais pas si cela tenait à la différence d'âge ou au fait que j'occupe un statut professionnel plus marqué que le sien avec plus d'ancienneté ; mais ancienneté sur quoi ? Les mécaniques du désir, les errances du cœur, la confusion des sentiments ?

Frissons, torture, excitation, dévalorisation.

Dévalorisé de se sentir anéanti, incapable de réaction comme vidé, aspiré par la violence du désir que j'éprouvais pour ce garçon plein de charme.

Un dimanche, je me trouvais dans une brocante place de la Nation et au milieu de tous ces étalages, subitement entre deux stands, je l'ai vu traverser la place à vive allure.

C'était comme une apparition. Pourquoi lui à ce moment là dans mon champ visuel ?

Répétition de ce surgissement dans le musée. Je ne me résignais pas à mettre cette apparition sur le compte du hasard !

Il ne m'a pas vu, il marchait vite, je n'étais pas seul mais je l'ai vu tout seul. Comme un voyeur qui savoure solitairement un éclat.

C'est sur fond de rames de banlieue que nos rencontres se sont poursuivies. J'ai fini par repérer ses présences. Seul le lundi nous permettait un trajet commun.

C'était une attente joyeuse vite déçue par la brièveté du parcours. Le dimanche soir je me réjouissais.

J'ai comparé cela à un orgasme hebdomadaire : attente, excitation, paroxysme et solitude. Quelle tristesse ! La situation commençait à peser.

Un jour à la sorti du train il m'a dit : « A bientôt »

Je me suis dit, peu exigeant qu'on évoluait !

## Acte I : Approche

Au fil des phrases anodines j'ai découvert ses centres d'intérêts.

J'ai lancé comme ça mon plaisir d'aller à l'opéra. Il m'a répondu qu'à Marseille, il aimait s'y rendre. Ce n'était pas tombé dans l'oreille d'un sourd et aussitôt je pris deux places pour « Médée » à l'Opéra Bastille pressé de pouvoir faire un chemin vers lui plus intime que ces voyages formels.

Malheureusement il ne put s'y rendre car il était de garde et n'avait pu se faire remplacer. Je me demandai tout de même s'il avait attaché de l'importance à ma proposition. Prenant mon courage à deux mains j'ai dit : « Tu sais, tu étais mon invité ». Sourire et silence !

Je lui passai le programme non sans une certaine intention. Il y avait un article de Dominique Fernandez qui expliquait pourquoi dans cette version homosexuelle inattendue, Jason quittait Médée pour un homme qui devenait son amant.

Allait-il finir par déchiffrer mes message ? Invité si vite à l'opéra par un type !

J'ai renouvelé une invitation pour le « Vaisseau Fantôme » de Wagner. Cet opéra décrit l'errance d'un marin de port en port à la recherche de l'amour. D'un amour total.

J'y voyais ma quête éperdue, mon attente devant cet ami fantôme.